

LE SECRET DES COMMODES

— Aventure —

ROMAN

LE SECRET DES COMMODES

Michèle Marie LAPANOUSE

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Can Stock Photo Inc.

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-381020-48-8

Dédicaces

A toi, ma chère maman, Henriette Suzanne Castanier que je n'oublierai jamais.

Je t'avais promis ce livre.

Parmi les anges, je devine ton sourire...

A toi, DANIE, sans toi ce livre n'existerait pas, tu as cru en moi et ton aide m'a été très précieuse, je t'en remercie de tout mon cœur.

Toute ressemblance avec des événements ou des personnes ayant existé serait purement fortuite. Cependant, ce roman est inspiré d'une histoire vraie. Tout propos qui pourrait sembler d'une idéologie colonialiste, voire raciste, ne reflète pas la pensée de l'auteure, mais est nécessaire pour caractériser les personnages de l'époque.

Chapitre 1

L'histoire incroyable de mes cent ans.

Le temps s'écoulait. Ma santé se dégradait. J'atteignais péniblement mes cent ans. À ne jamais rester au même endroit, à cause d'un maître chanteur, je ne pus me faire des relations à longue échéance. Aujourd'hui, je ne connais personne, je suis seule avec ma fille.

Un beau matin, un coursier me remit une enveloppe jaune. Des frissons commençaient à parcourir mon corps, je savais qui m'envoyait cette enveloppe pour en avoir déjà reçu une. Lorsque fébrilement, j'ouvris cette enveloppe identique à la précédente dans laquelle se trouvait une coupure de journal, je m'écriai : « Charles ! » Cela venait bien de lui.

Ma vue avait considérablement baissé, Michèle me décrivit l'article, expliquant le terrible accident survenu au Mexique, ce qui me troubla. Que cet homme ait survécu à ses graves blessures était invraisemblable. Cet homme, mon maître chanteur, ne pouvait plus me faire chanter. J'avais enfin la liberté d'aller où je voulais, sans risque de faire une mauvaise rencontre. Triste fin pour lui sachant

qu'il était maintenant tétraplégique. Ma vie arrivait à sa fin. J'étais libre, mais épuisée.

Une pensée de remerciement allait vers Charles. C'était cruel, certes, mais le soulagement qui m'envahit fut merveilleusement ressenti dans tout mon corps.

La sonnerie du portable venait de me faire sursauter. J'entendis Michèle prononcer le nom de Philippe, le médecin, l'homme que j'ai toujours aimé. Était-ce le fruit de mon imagination ? Non, c'était bien lui qui appelait. Michèle m'avoua qu'elle avait tout fait pour le joindre afin que nous soyons ensemble une toute dernière fois. J'étais heureuse de savoir qu'il ne m'avait jamais oubliée, qu'il m'aimait encore. Il aurait voulu être là pour me tenir la main, mais son âge avancé ne lui permettait pas de faire ce voyage. Je fis alors un énorme retour en arrière dans ma mémoire. Je le pouvais aujourd'hui, plus rien ne me retenait de dérouler ma vie. C'est avec émotion que je me souviens de cette vie où ma liberté avait été volée !

Ma grand-mère d'ascendance aveyronnaise possédait un petit château entouré de vignobles près de Salles-la-Source, en Aveyron. Hélas ! Elle dut vendre ce patrimoine pour vivre et élever seule ses enfants. De ce petit bout de femme pétillante aux yeux gris et aux pommettes hautes se dégageait une grande douceur, surtout lorsque son regard s'accrochait au mien quand elle essayait de me gronder. Elle était attachante et très pieuse. Honnête et de caractère facile, elle respirait la bonté.

Quand elle parlait de son passé, nous faisons silence et nous l'écoutions avec toujours l'envie de connaître la suite. Je ne pense

pas qu'elle ait eu une grande personnalité, mais juste de la simplicité. Elle nous racontait la vie tout simplement. Ses histoires étaient merveilleuses.

Le soir, lorsque nous disions la prière à genoux sur des chaises basses à la lueur de la lampe à pétrole fumante, l'envie d'être près de ma grand-mère se faisait ressentir. J'avais un peu peur. Étaient-ce les ombres que nos corps animaient sur les murs lorsque nous nous déplaçons qui me donnaient cette crainte de la nuit ? Pourtant, j'attendais cet instant de mystère qu'inventent les enfants, rempli des histoires qu'elle me contait pour me rassurer ou m'amuser et qui collaient parfaitement à mes rêves.

Puis l'une des deux commodes « Empire », d'où elle retirait, avec douceur et sourire, divers objets qui lui rappelaient sa belle jeunesse, m'impressionnait. Ce meuble était pour moi la magnifique « commode à secrets ». Elle m'intriguait parce que grand-mère restait devant pendant de longs moments. J'essayais d'ouvrir ces tiroirs quand elle était absente, mais ils étaient tous fermés à clef ! Ma curiosité ne faisait que s'amplifier. Deux commodes s'élevaient devant moi et je ne pouvais même pas en ouvrir une !

Son lit à colonnes, immense pour moi, que j'appelais le « bateau », me servait de refuge. J'y avais une forte impression de sécurité. Allongée sur ce grand lit, je me battais contre les ombres qui se dessinaient sur le mur. J'avais l'impression que les méchants voulaient m'emmener avec eux. C'est pourquoi mon « bateau » me protégeait, il était haut et moi toute petite contre ces ombres géantes. M'éloignait-il de ces commodes qui me revenaient sans cesse en mémoire ? Quel secret découvrirais-je si je réussissais à trouver cette

clef? Les moyens de me défendre contre ces longues et impressionnantes ombres? Non! Alors quoi?

La pendule du salon était tout ce qu'il restait des jours de gloire de la famille. Elle sonnait les heures et m'émerveillait. Je restais là à regarder le balancier et à attendre le son qui résonnait dans la maison comme par magie. Et tout redevenait calme et serein. Il m'arrivait de m'assoupir...

Pauvre grand-mère Marie! Je me rappelle aussi de sa capeline noire à rubans qu'elle gardait précieusement cachée dans un carton à chapeaux. Elle ne la mettait que dans les grandes occasions ou les rares sorties importantes. En la regardant la ranger, je remarquais qu'elle affichait un visage radieux devant tous ces bons souvenirs et qu'elle avait déposé dans un grand vase la clef de ces mystérieuses commodes.

Curieuse de nature, je ne pus résister à l'envie de la dérober. Je devais absolument échafauder un plan pour récupérer cette clef sans qu'elle s'en aperçoive. Oui, mais comment? Quand? Puis cette envie s'absenta de ma mémoire quelque temps.

Tante Louise, femme très égoïste sans personnalité, qui acheta «un manteau de fourrure blanche avec le petit manchon» pour éblouir les amis, jalousait sa sœur, ma mère. D'un tempérament insolent, ma mère, fière et très belle, avait fait des études supérieures et parlait l'anglais. Ce qui était très rare à l'époque pour une femme. Elle devint typographe dans l'imprimerie Carrère, une entreprise de renom fondée à Rodez au 17^e siècle, où la personnalité de ma mère ressortit. Elle était intransigente dans ses propos relatifs à son